avidés du Québécois, lorsqu'au printemps, quand les neiges et les glaces ont disparu, il attend avec impatience la première voile dont l'arrivée signale la réouverture des transactions et du commerce.

Que de fois aussi les yeux de nos ancêtres ne se sont-ils pas fixés sur ce point du fleuve qu'ils sillonne à l'instant même notre bateau ! Mais alors, c'était la flotte ennemie qu'on attendait ; ou bien, ces navires de France, toujours en retard, toujours lents à venir, et qui apportaient enfin des vivres et des secours à cette poignée de nobles martyrs, décimée par les guerres, par la famine et par les maladies.

Ainsi c'était en 1629, par exemple. Une disette affreuse régnait à Québec, et les habitants de la ville couraient les bois, pour y cueillir des racines. Pourtant, encouragé par Champlain qui donnait l'exemple du dévouement et de la patience, on ne perdait pas encore tout espoir.

Le printemps se passe, l'été s'écoule ; et enfin, par un beau matin du mois de juillet, trois voiles font leur apparition au bout de l'Île. Quelle joie ! quel triomphe ! mais aussi, quel désappointement, quand, au lieu du drapeau blanc, on reconnaît le pavillon anglais qui flotte au haut des mâts !

Soixante un ans plus tard, dans l'été de 1690, une escadre doublait encore la pointe du bout de l'Île. Cette fois, c'étaient nos bien-aimés voisins, les habitants de la Nouvelle-Angleterre, qui, irrités de toutes les défaites que nous leur avions fait subir, prenaient sur